

## L'Antiquité Classique

---

NOMS GRECS DE PLANTES D'ORIGINE PRÉ-HELLÉNIQUE

Author(s): Albert Carnoy

Source: *L'Antiquité Classique*, T. 27, Fasc. 2 (1958), pp. 305-327

Published by: [L'Antiquité Classique](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/41645710>

Accessed: 02/05/2013 21:51

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at  
<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*L'Antiquité Classique* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *L'Antiquité Classique*.

<http://www.jstor.org>

## NOMS GRECS DE PLANTES D'ORIGINE PRÉ-HELLÉNIQUE

par A. CARNOY.

Les dictionnaires étymologiques ainsi que certains ouvrages tels que les *Griechische Pflanzennamen* de R. STRÖMBERG, ont indiqué l'origine de nombreux « phytonymes », qui s'expliquent par les racines du grec.

Il y a pourtant beaucoup de ces dénominations pour lesquelles ces livres ne fournissent aucune étymologie <sup>1</sup>, bien qu'elles soient d'autant plus intéressantes qu'elles ont pénétré dans la nomenclature botanique actuelle et sont souvent d'un emploi journalier dans le langage courant de notre époque, telles que *cactus*, *cytise*, *rose*, *agave*, *asphodèle*, *drave*, *figus*, *asaret*, *sium*, etc.

Or, les difficultés qui ont rebuté jusqu'ici les étymologistes en face de ces vocables sont en train de se dissiper, grâce à une meilleure connaissance des idiomes qui ont voisiné avec celui des Hellènes dans les régions égéennes.

Dans divers articles et notamment dans les *Etyma Pelasgica* parus dans *L'Antiquité Classique*, 14 (1955), p. 6-28, ainsi que dans notre *Dictionnaire du Proto-Indo-Européen* (Louvain, 1955), nous avons énuméré un grand nombre de mots qui, de fait, peuvent recevoir une interprétation bien convaincante en se basant sur la phonétique de certaines de ces langues telles que, le *thraco-phrygien* et le *pélasgique*. Ce dernier dont la phonétique ressemble à celle de thrace fut parlé, semble-t-il, en Grèce avant l'arrivée des Hellènes et a dû *se maintenir un temps assez long dans les campagnes*, ce qui explique que *les noms de plantes* soient particulièrement abondants dans les listes de termes pélasgiques et thraco-phrygiens, qui ont pénétré en grec.

<sup>1</sup> On se contente de dire que le terme est « égéen », « méditerranéen », anatolien, ou « peu clair ».

Une étude plus approfondie des « phytonymes » helléniques nous a amené à *augmenter encore considérablement le nombre des étymologies de cette catégorie.*

C'est la raison d'être du présent article où nous avons rangé ces vocables non pas alphabétiquement, mais d'après *leur genre de signification*. Il est clair, en effet, que sémantiquement les étymologies se soutiennent les unes les autres par la similitude des significations. C'est la méthode suivie notamment en onomastique.

Les *lois phonétiques* de l'idiome conventionnellement appelé « pélasgique » ont été formulées par GEORGIEV à Sofia <sup>2</sup> et VAN WINDEKENS à Louvain. Nous les avons également énumérées dans les études auxquelles nous avons fait allusion plus haut.

Toutefois, comme il est indispensable de les avoir toujours dans l'esprit, pour juger de la valeur des étymologies proposées dans le présent article, nous croyons utile de les résumer encore une fois en tête de notre étude.

Les occlusives sourdes sont normalement représentées par des aspirées, les sonores indo-européennes par des sourdes, les aspirées <sup>3</sup> par des sonores, les palatales sont assibilées (comme en slave, sanscrit, etc.), les vélaires perdent leur labialisation, le *u* intervocalique se durcit en *b*, l'*u* après consonne se perd, l'*ũ* bref devient *õ*, l'*o* se change en *a*, l'*e* se conserve, sauf dans certains cas où il devient *i* et les sonantes *l*, *r*, *m*, *n* se développent en *ul*, *ur*, *uni*, *un* ou *ol*, *or*, *om*, *on*. La plupart de ces mutations sont communes au phrygien, au thrace et au « pélasgique ».

\* \* \*

En nous efforçant de classer sémantiquement les noms de plantes qui peuvent être rapportés au pélasgique ou au thracophrygien, nous constatons, tout d'abord, que la *forme sphérique* de certains fruits, l'aspect arrondi de divers végétaux a amené souvent les pré-Grecs et para-Grecs à recourir aux racines indo-européennes exprimant pareilles idées.

Très frappant, parmi ces termes, est notamment le mot pour « noix » indiqué par Hésychius comme étant en usage en Crète : *ἄ-χρυ-λα*.

<sup>2</sup> Elles se présentent sous une forme plus complète et bien documentée dans l'ouvrage de A. VAN WINDEKENS, *Le Pélasgique*, Louvain, 1952.

<sup>3</sup> La dissimilation des aspirées se produit comme en grec.

Si nous nous rappelons que *k* devient en pélasgique *kh*, nous retrouvons, en effet, ici l'indo-européen *kneu*, *knu*<sup>4</sup> se disant de la noix, dans le moyen-irlandais : *cnū*, breton : *knoen*, anglo-saxon : *hnutu* (> anglais *nut*), latin : *nux*. La préfixation d'un *a* est un phénomène très fréquent en pélasgique. Nous en avons fourni de multiples exemples de tous ordres dans notre *Dictionnaire du Proto-Indo-Européen* et dans un article de *Lingua*, VII, 242-253. Nous en rencontrerons beaucoup parmi les « phytonymes » de cet article. Usité en Crète, un pareil mot ne peut être d'origine thrace et doit bien être regardé comme un cas typique d'emprunt au pré-grec.

Les gros capitules du *cardon* (*Cinara cardunculus*) ont fait nommer cette composée : *κάκτος*, nom que nos botanistes ont repris pour désigner les cactus américains, inconnus naturellement des Hellènes, tout en constituant un des traits des paysages méditerranéens actuels. Or, *kaktos*, renferme visiblement l'indo-européen *gag* « boule » (POKORNY, I. E. W. 347) avec pél. *k* pour *g*.

Moins gros, mais formant boules sont les glands du chêne-yeuse, nommés *ἄκνυλος* où, avec le préfixe *a-* (voy. ci-dessus), nous retrouvons aisément le sanscrit *gula-* « boule » (pél. *k* pour *g*, — racine *gel*, Pok., 317). Ce terme est donc un parfait équivalent sémantique du grec ; *βάλανος* « gland du chêne rouvre » remontant à l'indo-européen *guel* « gonfler ».

Les grosses noix de galle : *ἀκακαλὶς* nous présentent à nouveau la racine : *gag* de *κάκτος* et ici, également, nous nous trouvons devant un doublet sémantique du latin *galla* remontant à *gel* « arrondir », celle de *ἄκνυλος*.

C'est encore *gag* qui explique (*ἄλι*)-*κάκαβον*<sup>5</sup>, cette solanée à grosses « lanternes » rouges comparées à des crêtes de coq (fr. *coqueret*) ou à des cerises (al. *Judenkirsche*. ang. *winter-cherry*).

Les fruits presque cylindriques de l'ombellifère : *tordyle* de Crète, ont fait nommer cette plante : *κανκαλὶς*, mot dans lequel nous retrouvons l'indo-européen : *geu-g* (Pok., 394) qui a fourni *kugel* « balle » à l'allemand et *guglja* « fluxion », « boursoufflure » au russe. (Voy. ci-dessus d'autres dérivés de *gēu-*) (thraco-pél. *k* pour *g*).

Le terme *βολβός*, d'où latin *bulba*, fr. *bulbe*, parent de latin

<sup>4</sup> Élargissement de *keu-* POKORNY, I. E. W., 558.

<sup>5</sup> La finale *bo-* est pélasgique. Elle représente l'indo-européen *bho-* se retrouvant dans des noms de plantes et d'animaux, tels que gr. *ἔλα-φος* « cerf », pél. *ἄ-σκάλαβος* « lézard » = gr. *ἀ-σκάλα-φος*, etc.

*bulla* « bulle », a désigné des racines bulbeuses de beaucoup de liliacées et notamment de *βολβίνη*, l'ornithogale ou « belle d'onze heures ». *Βολβός* désigne aussi le *muscaris comosum* où il s'applique plutôt à l'inflorescence globuleuse de cette liliacée printanière. Or, *βολβός* ne s'explique que par l'indo-européen *bhel* « gonfler », ce qui présente un thraco-pélasgique *b* pour *bh*, (racine responsable aussi de *bōlitēs* « gros champignon »).

Les « olives » sont le type du fruit rond. Or, parmi les divers noms que portait cet aliment essentiel chez les Grecs, il en est plus d'un à propos duquel il semble bien qu'il ait été fait allusion à cette forme. C'est, en tout cas, évidemment le cas pour gr. *δρχάς*, *δρχις*, nom d'une sorte d'olive, lequel est métaphoriquement emprunté à *δρχις* « testicule ».

On peut croire qu'il en est également ainsi pour *κοτινάς* « olive sauvage » poussant sur le *κότινος*, dérivé pélasgique de l'indo-européen *geu-d* « arrondir » : Pok. 39 (d'où sans. *goda-* « intestin », suédois « *kotte* » cône de sapin) racine qui est à la source également du grec *κοτύλη* « jatte », *κοττίς* « tête », *κοττάρια* « gros épis », *κόττανα* « jeune fille nubile »<sup>6</sup> (*k* et *t* pélasgique pour *g* et *d*, — voy. ci-dessus).

Une confirmation de plus peut se trouver dans *πανσέα* « grosse olive » qui vient de l'indo-européen *beu* + *s* « se gonfler » (*b* > *p*), que nous retrouvons dans grec *βούνιον*, « ombellifère dont les racines sont des tubercules » (fr. « noix de terre »).

Si certains noms de l'olive<sup>7</sup>, toujours regardés comme inaccessibles aux indo-européanistes, apparaissent ainsi — du moins hypothétiquement — comme susceptibles d'être l'objet d'une étymologie, serait-ce une impudence à leurs yeux de tâcher d'expliquer aussi les termes employés pour la « figue »? La figue mûre (*δλυνθος*) porte un nom indubitablement pélasgique (suff.-*νθο*). L'attique : *σῦκον*, béotien : *τῦκον*, latin *figus*, arménien *thuz*, malgré la grande diversité des initiales, ne peut-il être un dérivé de l'indo-européen

<sup>6</sup> Racine étudiée spécialement par VAN WINDEKENS, *o. c.*, p. 103.

<sup>7</sup> Le nom même de l'olive : *ἐλαία* se rapporterait plutôt à la couleur du fruit, et pourrait venir de l'indo-européen : *el* « de couleur brunâtre » (sans *aruna-* « rougeâtre » néerl. *eluw* « jaunâtre » qui a servi à nommer différents arbres jaunes : orme, cèdre, etc. Pok., 303). Comme le mycénien *e-ra-wa* (= *ἐλαί/ῥα*) ne renferme pas de *u* initial, *ἐλαία* ne peut être comparé à *δλυνθος*, venant de *ul*, forme faible de *uel* « tourner... »

*tēu* « être gros », qui apparaît avec des gutturales dans gallo-romain *tucētum* « grosse saucisse », lette *tūkt* « devenir gros », *tūska* « grosseur », ancien slave *tukŭ* « graisse », a. isl. *thoka* « nuage » ? Les variantes dans l'initiale de *σῦκοι* proviendraient de la difficulté à rendre la spirante *th* des Pélasges ou Anatoliens.

Un autre nom de la figue : *κόκκνξ* « figue précoce » exprime aussi la rondeur et la grosseur de ce fruit, puisqu'il est parent de *κόκκος* « graine ronde », qui se dit aussi de la noix de galle du chêne kermès<sup>9</sup>.

De tous les fruits méditerranéens la « courge » est le plus volumineux et le plus rond. On est donc bien tenté de voir dans son nom : *σικύα* un dérivé de *kēu*, synonyme de *tēu* dont le *k* palatal devait en pélasgique s'assibiler. On attendrait comme redoublement : *σισύα*, mais on comprend que deux *k* palatals, se suivant, ont pu se dissimiler. Le latin *cucumis* ne permet, en tout cas pas de douter qu'on ait eu ici primitivement deux *k*, d'autant plus qu'il existe aussi une variante grecque de *σικύα* qui a conservé les gutturales : *κύκνον*.

A côté des dérivés de *kēu*, sujets à s'assibiler, il y avait beaucoup de mots sortant de *gēu* et spécialement de son élargissement *gul-* qui a fourni le sans. *gula-* « balle », lequel en pélasgique devait apparaître comme *kolo* (*k* pour *g* et *o* pour *ū*). Le nom de la « coloquinte » (gr. *κολοκύνθη*) est le produit le plus frappant de ce radical. Son suffixe ne permet pas de douter qu'il soit pélasgique et la forme de cette grosse courge est bien caractéristique. D'autres rondeurs sont issues du même *gulo-* > *kolo-*. Ce sont par exemple *colymphatos* pour la « molène » dont les feuilles forment des pelotes, *colymbos* (avec suffixe pélasgique), pour « l'olive à confire » et *colythron* pour les figues grosses et mûres.

Même ce qu'on a appelé : « la fève d'Égypte », réceptacle d'un nénuphar égyptien, ressemblant à une coupe ronde, a été nommé : *colocasion* et, chose très intéressante, avec comme synonyme : *κιβώριον*, terme anatolien provenant de l'indo-européen *geibh* « arrondir » et donnant normalement en pélasgique : *keib*, *kib-*. On sait que par métaphore ce mot a été donné à des coupes (ciboires) (comp. *κιβωτον* « coffre rond, arche »).

<sup>9</sup> Le grec : *φήληξ* « figue sauvage », rapporté par étymologie populaire (?) à grec *φηλός* « trompeur » ne serait-il pas une forme allongée de la racine *bhel* « gonfler » ?

Citons aussi comme dérivé du pélasgique *kol* : *colutea*, pour le « baguenaudier » dont les « bourses » (baguenaudes) sont si caractéristiques et dont la parenté avec gr. *κολεός* « bourse » est évidente (*κολεός* étant l'équivalent pélasgique de gr. *γυλιός* « sac »)<sup>10</sup>.

Le *colutea* est une légumineuse et c'est dans cette famille de végétaux à cosses que nous trouvons d'autres dérivés de *gēu*, non moins caractéristiques, tels que *κύτισος* « cytise », « luzerne » où apparaît l'élargissement *gud* que nous avons constaté plus haut.

De *geu* simple sort un nom de la légumineuse par excellence : *κύαμος* « la fève » (avec la variante *κύμηχα*) qui a pour synonyme parfait : *πύανος*, venant, lui, de indo-européen *beu* « gonfler » (pél. *b* pour *p*)<sup>11</sup>.

Toujours parmi les plantes de cette famille, il faut signaler qu'à côté du mot vraiment grec *φάκος* « fève » (indo-européen *bhakā*), existait *βάσηλος* (conservé dans l'emprunt latin *basēlus*, équivalent du gr. *φάσηλος* « haricot ») dans lequel le *k* de *bhakā* s'est assibilé comme il convient en pélasgique.

Parmi les légumineuses, encore, les pays méditerranéens connaissent diverses sortes d'« acacias » (il ne s'agit pas du robinier ou pseudo-acacia) dont les fleurs sont nettement globuleuses, ce qui nous permet, sans doute, de regarder le terme *ἀ-κακία* comme étant un dérivé de l'indo-européen *gag* « boule », que nous avons rencontré plus haut à propos de *κάκτος*. On sait que le préfixe *a-* très fréquent n'a pas ici de signification spéciale (pél. *k* pour *g*).

\*  
\* \*

D'autres végétaux sont désignés par des termes faisant allusion aux *épinés* qu'ils possèdent, au caractère *piquant* de leurs fruits, ou à la forme pointue de leurs feuilles.

Dans cette liste figurent évidemment en premier lieu les charbons. Or, pratiquement, tous les noms de ceux-ci sont thraco-

<sup>10</sup> *Colūtea* et *κολεός* peuvent aussi se dériver pélasgiquement de *geleu* (VAN WINDEKENS, *Pél.*, 101) qui donnerait un prototype très convenable : *geleyo-* avec exactement la même signification (comp. sans. *glāus* « boule »). La même possibilité existe pour *colymbos*, *colythros*, etc...

<sup>11</sup> De *geu* sort sans doute aussi *κώβαλος* pour les fleurs de grenadier. Le prototype serait *gōu-alo*, forme longue de *gēu*, *gōu* avec durcissement pélasgique de *u* en *b*. Pour préciser la signification de *κώβαλος*, on doit lui comparer le mot *κωβάριον* « globe », cité par les glossateurs.

pélasgiques. Par exemple, *σόγχος*, qui ne peut être grec avec son *s* initial, s'explique, au contraire bien par la racine *senq* « brûler <sup>12</sup>, piquer » (de all. *sengen*), si on applique le phonétique pélasgique. La racine est ici dans sa forme faible avec une *η* vocalique, laquelle doit devenir *un*, *on*, tandis que le *q* doit devenir *kh*.

Le *σκόλυμος* « artichaut » a aussi des capitules piquants et son nom s'explique par la même racine *sqel*. Le suffixe est typiquement pélasgique. Dans ce dernier mot, la gutturale s'est maintenue telle quelle, parce qu'elle était précédée d'un *s*.

L'*s* a également empêché le *p* de devenir *ph* dans *ἀ-σπάλαθος* nom de divers végétaux épineux, et dont le suffixe est encore plus nettement pélasgique que dans *σκόλυμος* <sup>13</sup>.

La ronce s'appelle : *βάτος*, terme non explicable par le grec, mais qui se dérive aisément en pélasgique de l'indo-européen *bhedh* <sup>14</sup> « piquer » (de a. slave *bodl* « piqure », lith. *bedū* « piquer »). De *bed* vient aussi le pélasgique *bettonica* (*b* pour *bh*, *t* pour *d*) désignant le *sideritis hirsuta* (crapaudine), labiée à calice piquant.

Le prunellier épineux des haies (fr. *épine noire*) s'appelle : *βοάβυλον*. On trouve dans son nom l'indo-européen *bhrem* <sup>15</sup> « piquer », élargissement de *bher*, source de l'all. *brom-beere* et de latin *forare*, all. *bohren* et racine qui a fourni aussi le pél. *βεργόν* « fourré de broussailles ». Le genévrier, très piquant, a reçu également un nom de cette racine : *boraton*, parent du russe *borovica* de même signification.

Les petits chênes-yeuses ont les feuilles assez dures et piquantes. Ces arbres s'appellent notamment : *πρῖνος* en Grèce. On a songé à faire remonter ce mot à l'indo-européen *q<sup>w</sup>eres-no*, qui serait parent du gaulois *prenn* « chêne » ; mais comme on trouve *πρῖνος* dans les noms de lieux pélasgiques, tels que *Πρινασσός* en Asie Mineure, il est plus probable que *πρῖνος* vienne de *bhrei* « piquer » comme l'a. slave *bridū* « raide, piquant ». Il s'agirait donc d'un prototype : *bhridh-no-* dissimilé en *bridhno-* et devenant alors normalement *πρῖνος* en pélasgique (*b* > *p* — perte de *d* devant *n* avec allongement de l'*i*).

<sup>12</sup> Les *sonchus* ou *laiterons* brûlent plus qu'ils ne piquent.

<sup>13</sup> Voy. VAN WINDEKENS, *Pél.*, p. 35.

<sup>14</sup> Aussi dissimilation du *dh* en *d* —. Il faut donc partir de *\*bhodos* qui donne pél. *batos* (*bh* > *b*, *d* > *t* et *o* > *a* par les règles ordinaires).

<sup>15</sup> Assimilation de *m* ou *b* initial.



Le chêne-kermès s'appelait de même : ὄσγη, en raison de ses feuilles et de ses glands pointus. Ce mot proviendrait de la racine *ues, us* « piquer » de ὕσσός « javelot », ὕστριξ « porc-épic ».

A l'état sauvage, le « poirier » (*pirus communis*) est très épineux. De là son nom grec : ἄ-χερδος, ramenable à l'indo-européen *gher, gherdh* « pointer » (comp. ancien h. all. *graz* « rameau épineux », all. *Granne* « pointe d'épi », alb. *krande* « branchette »). Or, les lexicographes nous fournissent une variante de ce mot : ἄ-γέρδα qui a toutes les caractéristique du pélasgique (*gh > g, dh > d*). Un redoublement de *gher* donne la formation typiquement pélasgique : *gorgynthia* pour le « fragon » (*ruscus*) à feuilles pointues. — Un mot simple de même origine, c'est γάρρα « baguette ». —

Les épis de l'orge frappent par leurs longues barbes piquantes. De là le nom indo-européen de cette céréale : *ghrdzho-* qui devient all. *Gerste*, latin *hordeum*, gr. κριθή « le hérissé ». L'albanais *drithë* montre que l'initiale a parfois été palatale, mais le lith. *girsā* indique que ce *gh* fut parfois aussi guttural. Or, à côté de κριθή, le vocabulaire grec connaissait aussi : ἄ-κοστή pour cette graminée. Les étymologistes voyent dans ce dernier mot un dérivé de *ak* « pointu ». Mais n'est-il pas plus naturel d'en faire la forme pélasgique du mot, car la phonétique donnerait, avec adjonction du préfixe *a-*, une forme : \*ἄ-κορσ-τή, qui très normalement aurait abouti à ἄ-κοστή<sup>16</sup>, comme le nom de l'érable : \*ἄκαρστος s'est réduit à ἄκαστος.

Pointues aussi sont les feuilles du *telephium* ou *sedum stellatum*, ce qui explique qu'il soit aussi parfois nommé ἀνδράχνη, dérivé de l'indo-européen *andher* « pointe » (Pok. 41), radical qui existe sous sa forme grecque dans ἀνθρίσκος « cerfeuil » (à cause des fruits), ἀνθέριξ « pointe de fétu », etc. Le *d* pour *dh* ainsi que le suffixe : *achnē* montrent bien que dans *andrachnē*, on a réellement affaire à un terme d'origine pélasgique.

Certains roseaux piquants s'appellent : σχοῖνος avec un *kh* pour *k*. Il n'est pas douteux que ce terme remonte à l'indo-européen *sgei* « piquer » (d'où par ex. l'a. h. all. *scina* « aiguille ») que nous retrouvons dans σχῖνος, un des noms de la *scilla maritima* au bulbe conique qu'on a comparé à la tête de Péricles (σχινοκέφαλος).

<sup>16</sup> Moyennant dissimilation des aspirées. Le *gh* a donné *g*, puis *k*. La voyelle est devenue *or* comme dans ἄ-κορνα, voy. ci-dessus. Dès l'indo-européen il y eut des hésitations parmi les gutturales de ce mot. Le maintien de l'accent sur la finale est un fort argument pour notre étymologie.

Quant à l'ortie : *ἀ-δίκη*, HOFMANN<sup>17</sup> tire son nom de *nd-ikā* et croit à une parenté avec néerl. *netel*, all. *Nessel*. Il serait peut-être plus simple de ranger ce nom parmi les dérivés de *δικεῖν* « piquer », verbe d'origine pélasgique remontant à l'indo-européen *dh̥igʷ* « piquer » (d'où par ex. lith. *dyglys* « épine »).

\* \* \*

Si certains végétaux sont raides et piquants, d'autres nous frappent par leur caractère *flasque*, leur *flexibilité*, leur tige *frêle*, etc.

De ce nombre sont les plantes grimpantes, parmi lesquelles il en est, dont le nom ne s'explique que par le thraco-pélasgique.

C'est le cas notamment pour les « pampres des vignes », nommés *ἀ-ρέσχει* (mot que l'on ne peut séparer du lith. *reksti* « tresser », a. slave *rozga* « branche » (i. e. *rezg*, *resk*, avec pél. *ch* pour *k*).

Citons aussi *ἀ-ταισόν* « vigne grimpante » qui contient la racine : *dei* « tourner », suivie, sans doute, du suffixe pélasgique bien connu *-σο*, *-ισσο*.

Quant à *δάλα* « vigne », on peut éventuellement le rapporter à l'indo-européen *dhel* « s'arrondir »<sup>18</sup> ou plutôt à *dhal* « être verdoyant », de gr. *θάλλω*.

Il y a, enfin, *δροσαλῖς* « pampre » qui est susceptible de provenir de *dhreus* « pendre vers le sol », gotique : *driusan* « être tombant »<sup>19</sup>.

Plus pendant que pampres, prunelliers ou églantiers est le « lierre », dont le nom ; *κισσός* reste mystérieux. La ressemblance avec *κίς* « larve de charançon qui se tortille » permet, semble-t-il, de le dériver comme ce dernier, de l'indo-européen *geis-* « se tourner » (= d'où pélasgique *keis*, *kis*, avec *k* pour *g*). On partirait de *gis-īo* ou *gis-uo*. Le groupe *su* donne parfois *ss* en ionien, *tt* en attique. (p. ex. homér. *εὔσσελμος*<sup>20</sup>. L'existence de *κισσόβιον* « coupe ronde », montre qu'il y eut à côté de *κισσός* une forme *κίσσυβος* avec le suffixe pélasgique *bo* pour *bho* très fréquent dans les « phy-

<sup>17</sup> *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, s. v.

<sup>18</sup> Racine exprimant des rondeurs, des courbes ou coupoles (gr. *θόλος*, all. *Tal*, néerl. *dal*).

<sup>19</sup> Source éventuelle de *δρόσος* « rosée ». — (Voy. VAN WINDEKENS, *Kuhn's Zeit*, 73, 26). Le prototype serait *dhruśo-* devenant normalement pél. *droso-* (*dh* > *d*, *u* > *o*).

<sup>20</sup> Voy. HIRT, *Griech. Laut. u. Formenlehre*, p. 225.

tonymes ». Donc *κισσός* est aussi pélasgique et ne remonte pas à la racine du sans. *çikya-* « courroie ».

La « clématite » est par excellence une plante grimpante. On l'a nommée: *ἀθραγένη* et Strömberg<sup>21</sup> rapproche ce nom du gr. *θραγμός* « pétiller comme le feu », parce que, à l'état sec, cette liane est très inflammable. Cette étymologie est défendable, mais vu le grand nombre de plantes volubiles possédant des noms pélasgiques, on pourrait préférer dériver *ἀθραγένη* de la racine *trek* « tourner » (d'où sans. *tarku* « quenouille », gr. *ἄ-τρακτος*, lat. *torqueo*). (*t* > *th*)<sup>22</sup>.

Le « buis » n'est pas grimpant, mais a des branches très flexibles. Son nom: *πύξος* ne viendrait-il donc pas de *bheugh* « plier », qui aurait formé un prototype *bhugh-so bugh-so* devenant pélasg. *πύξος* (comp. l'albanais *bulë* « flexible », irl. *bocc* « tendre », « pliant », sans. *bhoga-* « replis des serpents »)?

Pourquoi le nom de l'« églantier », arbuste certes pendant et flexible, ne pourrait-il aussi avoir été emprunté au pélasgique? *ῥόδον* vient, on le sait, de *ῥοδόν* et le *u* sous forme de *g* existe dans le persan *gul* « rose », sous forme de *v* dans l'arménien *vard*<sup>23</sup>, de *w* dans l'ang. sax. *word* « buisson ».

N'est-il pas indiqué, dès lors, de tirer ce nom d'un i. e. *urdho* venant de la racine *uerd*, *uerdh* « tourner »?. On sait que *or* et *ro* peuvent rendre *r* en pélasgique<sup>24</sup>. Ainsi donc, *ῥόδον*, serait parent de gr. *ῥαδινός* « frêle », *ῥάδαμνος* « branche ».

Beaucoup de papilionacées sont volubiles.

Elles sont donc assez normalement désignées par des variantes de la racine *uer*, laquelle à côté du *uerd*, *uerdh* (de *ῥόδον*), possède aussi des élargissements: *uerg* (d'où *ἄ-ῤῥακος*, *ἄῤῥακος* « vesce » avec *g* > *k*) ou *uerk* (d'où *ἄ-ῤῥακιδνα* avec *k* > *kh*) pour une sorte de gesse [*lathyrus amphicarpus*]. *ῥροβος* pour la *vicia Ervilia* vient, semble-t-il, de *\*ῥρεβος* et serait donc parent de *ῥρέβινθος* « pois », qui est muni du suffixe pélasgique: *-ινθος*. Ce dernier mot est parent de lat. *ervum* « pois », néerl. *erwte* « pois », all. *Erbse* et probablement du sans. *arav-inda* « fleur de lotus ».

<sup>21</sup> *Pflanzennamen*, p. 108.

<sup>22</sup> Pél. *th* venant de *t*. Le *k* devait donner un *kh*, mais celui-ci a perdu son aspiration en raison du *th* (?). Le prototype aurait été *a-trok-ina*. — Les suffixes *-ino -uno* ne sont pas rares en pélasgique (VAN WINDEKENS, *Pél.*, p. 41).

<sup>23</sup> Le latin *rosa* serait emprunté à un éolien *ῥοζά*, pour *ῥοδία* cf. W. HOFMANN, II, 443.

<sup>24</sup> VAN WINDEKENS, *Pél.*, p. 11.

Il s'agit donc bien d'une base : *ereu* et non pas : *ereg<sup>wo</sup>*, inventée par Pokorny, *I. E. W.* 335, pour expliquer le  $\beta$  des formes grecques, lequel n'est autre chose que le *b* se développant en pélasgique des *u* entre voyelles et cette racine a bien l'air d'être une variante ancienne de *ueru* « tourner » (lat. *urvum* « manche de charrue »).

Le suffixe *in<sup>tho</sup>-* s'est aussi accroché à *λέβινθος* que Hésychius présente comme un synonyme de *ἐρέβινθος*. Il s'agit ici apparemment d'une racine *lebh*, *leb* « être flasque » que l'on retrouve dans beaucoup de noms de plantes molles.

On peut, en effet, la découvrir dans *λάπαθον*, « la patience à larges feuilles » (*rumex Patientia*) dont le suffixe est aussi nettement pélasgique que *-in<sup>tho</sup>* et où le *b* est normalement devenu *p*. — Même étymologie pour *λαψάνη*, la ravenelle aux feuilles molles. On sait que de cette même racine viennent des phytonymes latins, tels que *lappa* « la bardane aux larges feuilles flasques », *lappago* « grateron » (rubiacée accrochante), *labrusca* « vigne sauvage », *laburnum* « cytise à branches pendantes ».

Une racine *(s)lēg*, *(s)leg* du même sens que *-(s)leb* peut rendre compte de *λάχχα* (*anchūsa*) dont l'autre nom : *buglosse* « langue de bœuf » décrit bien la forme des feuilles.

Les fougères sont par excellence des végétaux flexibles et flasques. La parenté de leur nom : *βληχρον* avec gr. *βληχρός* « frère » est évidente. Ces mots peuvent être pélasgiques(?) soit qu'on les tire de *bhelāg-* d'où lat. *flaccus*, soit de *mlak*, la racine de *μάλακος* « mou »<sup>25</sup>.

Mentionnons aussi : *ἄ-κορον* pour l'« iris » aux longues feuilles flexibles, mot qui, grâce au pélasgique (*g* > *k*) peut être considéré comme un dérivé de *ger* « tourner » et comme un synonyme de *ῥίρις*. C'est également un synonyme de *sisyrinchion* « iris », dérivé de *sisyra* « bande », eux aussi mots pélasgiques issus de la racine *s<sup>jeu</sup>* « coudre, faire des bandes » [sans. *syuman-* « courroie »] ou de *seu* « tourner » [anc. irl. *suainem* « ruban »]. Ces deux mots sont des formations analogues à *ῥίρις* « iris » ou « arc-en-ciel » (bande céleste), venant de l'i. e. *uei* « tourner », lequel figure dans lat. *vītis*, *vīnea*, « vigne », *vīmen* « gattilier » (très flexible), etc.

Ce même radical a fourni le sans. *veda-* « touffe d'herbe » qui

<sup>25</sup> HOFMANN introduit — pour les besoins de la cause — un *s* dans un prototype *mlaksros*, ce qui est bien moins vraisemblable qu'une étymologie pélasgique.

en pélasgique apparaît comme *woita* (*t* pour *d*), écrit *γοιταί* chez Hésychius (*γ* pour *ϝ*). Il désigne herbages et céréales. — L'on a aussi *ithana* pour des « grappes » (avec pélasg. *th* pour *t*), lequel est parent de sans. *vetasa* « roseau », et du grec *Ϝιτέα* « saule », all. *Weide* « saule ».

Signalons aussi dans ce même genre d'idées : *nicyla*, mot crétois pour le « figuier » que Neumann<sup>26</sup> regarde comme pré-indo-européen et qui s'explique comme une formation pélasgique tirée de l'indo-européen (s)*neig-* (*k* pour *g*) « ramper, être lâche ou flasque » lequel ne convient pas mal au port du figuier aux branches étalées (le suffixe *-υλα* est celui de *βράβυλον* « prunellier », *σταφυλή* « raisin », etc.).

La racine indo-européenne : *glembh*, *glem* (d'où angl. *to clime*) signifiant « grimper » était tout indiquée pour désigner les plantes grimpantes. Elle paraît, en effet, avoir produit des dérivés en pélasgique et notamment : *clammis* (*k* pour *g*) pour une « vigne qui s'accroche » à des tuteurs (gr. *ἀναδενδράς*). — On peut y comparer l'angl. *clamy* « accrochant », lith. *glomaju* « embrassant ».

On peut même se demander si les nombreux végétaux serpentants et rampants désignés par *κλύμενον* ou (*περι*)*κλύμενον* ne doivent pas avoir été primitivement nommés de la sorte, non parce qu'ils étaient « célèbres » (!?), mais parce qu'ils étaient grimpants (il s'agit de liserons, chèvrefeuille, lierre, etc.). Ce ne serait donc pas une hypothèse trop osée que de croire qu'un terme pélasgique *klym-nón*, dérivé de *klḡnón* (avec pélasgique *um* pour *ḡ* et *k* pour *g*) issu de la racine *glem* aurait été par étymologie populaire changé en *clymenon* sous l'influence de *κλύω*.

Il existe, enfin, un mot particulièrement mystérieux : *ἀτράφαξυς* dont les Romains ont tiré *atriplex* « arroche » et dont par emprunt plus direct au grec, l'ancien fr. a formé : *arrace*, d'où fr. *arroche*. On connaît cette espèce d'épinard à larges feuilles et aux fleurs drapées de bractées triangulaires. Elle était en grand usage dès l'époque indo-européenne et se nommait *melde* en germanique. Il est difficile de donner une étymologie certaine de cet *ἀτράφαξυς*. On peut certes dire qu'il n'est pas de facture grecque. Toutefois l'*a* initial est probablement le préfixe pélasgique bien connu et le radical *τραφ-* pourrait éventuellement en pélasgique se ramener

<sup>26</sup> *Glotta*, 36, p. 157.

à l'indo-européen *drap*, ce qui est la racine de sans. *drāpi-* « vêtement », lith. *drāpanas* « linge », gallo-romain *drappus* « linge, drap ».

Il faut reconnaître que cette signification conviendrait tant aux feuilles de l'arroche qu'à ses fleurons drapés. Il faudrait partir d'un dérivé *dropak-* analogue ou grec *δρῶπαξ* « emplâtre », allongé d'un suffixe pélasgique en sifflante, tel que *-σσο-* qui n'est pas rare <sup>27</sup>.

\* \* \*

Le *port* de certains végétaux sert à les dénommer.

L'*ἀ-σφόδελος*, par exemple, cette liliacée à haute tige, qui s'élève de toutes les jachères grecques, mais dont le nom est sans étymologie, peut, grâce à la phonétique pélasgique être rattaché à l'indo-européen *speudh*, *spudh* « tige, verge » (*dh* > *d*, *p* > *ph*, *ũ* pour *ō* et préfixe *a-*).

Un vieux sapin droit s'appelle : *σορωνίς*. Par le pélasgique, ce mot se tire aisément de *sūr-*, forme de i. e. *suer* « potence » (d'où latin *surus* « branche, pieu »). (pél. *ō* pour *ũ* et maintien de l'*s* à l'initiale).

Pour les pins on trouve aussi *byne* qui est un terme anatolien correspondant à l'arménien *bun* « tronc » (comparez le cymrique *bon* « bâton » de la racine i. e. *bhen*).

Le terme sans étymologie : *ἱκριν* s'applique à des bancs, des ponts de vaisseaux, des mâts, des estrades, tandis que *ἱκριας* est une « pergola », et *ἱκρινον*, un plancher. Il s'agit toujours d'objets en bois qui très probablement étaient surtout faits de bois de chêne. Or, *aig-* est le nom indo-européen du chêne (all. *Eiche*, latin *aes-culus*, gr. *αἰγίλωψ*). La forme faible de ce mot est naturellement : *ik-* en pélasgique (*g* > *k*).

Le grec *δρῦς*, autre nom du chêne, remontant à l'indo-européen *dereu* « arbre » a fourni le dérivé pélasgique : *τερέβινθος*, appliqué au « térébinthe ». Ce terme au suffixe caractéristique sort normalement de *dereu* par *d* > *t* et durcissement pélasgique du *u* intervocalique en *b* <sup>28</sup>.

<sup>27</sup> VAN WINDEKENS, *Pél.* p. 55.

<sup>28</sup> Étymologie déjà proposée par VAN WINDEKENS, *Pél.*, p. 42-47. La variante *tereminthos* est due à la facilité avec laquelle *b* et *m* s'échangent en thracophrygien. On a de même *mysos* pour *buzos* « hêtre », *mūnias* pour *būnias* « navet », etc.

L'arbousier, fréquent dans le maquis, se nomme : ἄ-φάροκη, ce qui est la forme pélasgique de l'i. e. *perg.* « tronc, bâton », (*p* > *ph*, *g* > *k*).

Les ἄ-βλαροι sont des bâtons, du bois à brûler. Il s'agit simplement d'un dérivé avec suffixe *-ro* de l'i. e. *bhel-*, *bhlē-* « pousser », désignant toute espèce de végétation. (lat. *folium*, « feuille », a. irl. *bele* « arbre », anglo-saxon *blēd* « rameau », all. *Blatt*, etc.).

ἄ-βρότονον, une sorte d'armoise, remonte assez clairement à l'i. e. *bhrud* « buisson », « touffe », qui se retrouve dans le latin *frutex* (*bh* > *b*, *ũ* > *o*, *d* > *t*). La finale est étrange. Il s'agit peut-être d'un prototype *bhrūd-no-* avec une voyelle murmurée devenue : pél. *o*.

σφένδαμος désigne l'érable méditerranéen. Son nom muni d'un suffixe typiquement pélasgique (VAN WINDEKENS, *Pél.*, p. 50) se rapporte à la racine *spend* « frapper » et est parent du grec σφενδόνη « fronde » parce que les samares de cet érable ont la forme d'un petit bois de fronde.

κερκίς se disait de l'arbre de Judée : *Cercis Siliquastrum*, ainsi que du peuplier et de diverses tiges, notamment celle du métier à tisser. Il s'agit évidemment d'un dérivé de κέρκος « queue », terme qui ne s'explique que par le pélasgique en tant que venant de l'i. e. *gerg* « objet tournant », « bâton rond » (Pok. 355)<sup>29</sup> (*g* > *k*).

Le champignon des prés, l'agaric porte un nom : ἄ-γάρικον, non expliqué, mais qui peut se ramener à l'i. e. *gher* « saillir » « pousser », puisque le champignon fait saillie et surprend par sa pousse rapide, ce qui permet éventuellement d'expliquer aussi ἄ-μανίται « amanites » (les oronges et autres gros champignons des bois) comme venant de l'i. e. *men*, la racine de latin *eminere*, *prominere*, *mons*, etc. que l'on trouve aussi dans ἄ-μάρορες « pustules, saillies sur la peau », dont la signification se rapproche d'*amanita*.

Un autre champignon se nommait *a-schion*. Il s'agissait d'une lycoperdée, qui à l'état mûr, éclate avec un certain bruit en lançant de la poussière noire. De là le nom français de « vesse de loup ». Or, σχι- est la forme faible pélasgique de l'i. e. *skāi* « éclater avec bruit ».

Le « cresson » (κάρδαμον) reproduit très fidèlement l'i. e. *gherz-dhā*, qui a donné le latin *herba* (*g* > *k*, *dh* > *d*).

<sup>29</sup> De là le nom de *Kerk-aphos*, le père du *Méandre*, le fleuve sinueux par excellence, nom dans lequel l'indo-européen *ap* est devenu *aph* par la loi du pélasgique (*p* > *ph*).



Quant à ἄ-γρωσις, nom de diverses graminées, on le rapproche de ἀγρότης « sauvage ». Or, il nous paraît que le pélasgique permettrait de lui assurer une meilleure étymologie en partant de ce même *ghers-*, figurant dans lat. *herba* et grec κάρδαμον, lequel se retrouve précisément pour désigner de l'herbe dans all. *Gras*, néerl. *groes*, *gras* (rac. *ghrō*, *ghrō* + *s*) et ce qui est encore plus intéressant dans le pélasgique : γράστις « fourrage vert ». De cette même racine *ghrē*, *ghrō*, viendrait aussi γρυνόν pour une « pastèque » formation également pélasgique avec *g* pour *gh* et *ov* pour *r* (prototype *ghrno-*).

Les feuilles de l'*anethum graveolens* « fenouil bâtard » sont linéaires au point de devenir de simples fils. Ne pourrait-on, dès lors, trouver dans ἄ-νηθον le terme *nēto-* « fil », venant de l'i. e. *nēto* « fil », dérivé de l'ind. eur. (s)*nē* « coudre, filer » (> all. *nähen* « coudre » anc. irl. *snāth* « fil », a. slav. *niŕ* « fil »)?

La chicorée (κίχορα) est intéressante par ses racines. Dès lors, son nom peut être regardé comme un redoublement du mot qui est *korī* « racine » en russe ; a. slave *korenī* « racine, » (rac. *ker* pour divers végétaux. Pok., 573. — *k* > *kh*).

Le terme ἄ-χορα pour le « son », ne peut guère être ramené à cette même racine. Il s'agit plutôt ici de (s)*ker* dans le sens de « nettoyer » < le blé > (comp. sans. *apa-skara* « excrément », avest. *čarəman* « pellicule », gr. κρός « particules » (pél. *kh* pour *k*).

Si la plante est frisée ou chiffonnée, on recourt à la racine *gerembh* « se ratatiner » (développement de *ger*) et l'on aboutit à κράμβη pour le « chou » et spécialement pour le « chou marin » (pél. *k* pour *g*, *b* pour *bh*).

Si, au contraire, la tige est droite et forte, on forge par exemple ; τίφη « froment à gros grains », mot parent de lat. *stipula* « chaume » et remontant à l'indo-européen (s)*tip* (d'où, par exemple, néerl. *stijf* « raide »).

\* \* \*

Certains végétaux sont remarquables par leur odeur, leur couleur, leurs propriétés médicinales, etc.

Là encore se trouve une source de dénominations non seulement grecques, mais thraces et pélasgiques.

En ce qui concerne l'odeur, à côté de termes grecs tels que κυνόζολον « odeur de chien », ὀνόπορδον « pet d'âne », etc., on trouve des dénominations pélasgiques telles que βάκανον « chou à saveur



forte », et *βάχχαο* « asaret » (à odeur repoussante, utilisée jadis comme vomitif), lesquelles peuvent toutes deux venir de l'i.e. *bhag* « goût trop fort » (Pok., 107) (pél. *b* pour *bh* et *k* pour *g*).

Il semble bien aussi que *φῦκος* pour les algues (*fūcus*) ramassées sur l'estran et répandant généralement une odeur désagréable, soit en rapport avec la racine *pū* « sentir mauvais » (lat. *putare*, fr. *puer*) (*p* pour *ph*).

Peu appétissante était la « ballote » (*ballota foetida*). Aussi un de ses noms était-il *gnōtera* : de l'indo-européen *ghnudh* « avoir du dégoût », source de l'ancien slave : *gusinū* « dégoûtant », yug. sl. *gnūs* « saleté », tchèq. *hnusny* « écœurant » (pél. *g* pour *gh*, *t* pour *d*, dissimilation de *dh*).

Le *vītex Agnus Castus* « gattilier » a un nom charmant parce qu'une confusion s'est produite entre *ἄγνος* et *ἄγνός* « saint, pur ». Mais la saveur âcre et astringente de ce végétal permet de faire remonter son nom à l'indo-européen *agh* « désagréable » (pél. *g* pour *gh*).

Plus nombreuses sont les plantes dont l'odeur plaisait. C'était le cas, par excellence pour le « romarin » (*rosmarinus*) dont le nom : *μακαρίνθη* a un suffixe nettement pélasgique, ce qui nous amène à dériver cette appellation de la racine (*s*)*meg* « avoir odeur ou saveur » (pél. *k* pour *g*). Cette labiée est, de fait, spécialement aromatique.

D'autre part, la comparaison entre l'all. *Quendel* « thym sauvage » (très parfumé) et le terme *κονίλη* de même signification, nous fait comprendre que la parenté évidente entre ces deux mots, ne peut se justifier que si *κονίλη*, est pélasgique et remonte comme *Quendel* à un i. e. *gʷen(dh)* (Pok., 265), d'où vient le sans. *gandha-* « odeur », avest. *ganti-* « puanteur ». On se rappelle en effet, que le pélasgique perd la labialisation des vélaires, change *g* en *k* et donne *un*, *on* pour le *ṇ* vocalique d'une forme *gʷṇd* ou *gʷṇdh*.

Notre interprétation de *κονίλη* se renforce du fait que *kon-* apparaît encore dans *κόν-υζα* « érigéron odorant » (appelé en grec : *δείνοσμος* « à l'odeur terrible ») et que le nom grec du thym : *θύμον* possède la même signification (i. e. *dheu* « émettre de l'odeur ou de la fumée »).

La forme *kin-*<sup>30</sup> se trouve dans *κιν-άρα*, un des noms de l'« artichaut » dont l'odeur est agréable, dans *κίνδυς*, nom d'une herbe

...<sup>30</sup> *e* devient en pél. *i* devant *ṇ*, surtout devant *n* + consonne.

odorante, mentionnée par le comique Mnésimachos (prototype : *g<sup>w</sup>endho-*) et dans ἄ-κινος pour la *calamintha graveolens*, labiée fort aromatique.

Il n'est guère douteux que la γεντιάνη « gentiane », dont la variété jaune est un amer bien connu, porte également un nom dérivé de *g<sup>w</sup>endh*, mais ou bien ce mot vient d'un autre dialecte proto-indo-européen ou il remonte à une forme *gh<sup>w</sup>end* avec métathèse de l'aspiration, ce qui n'aurait du reste rien d'in vraisemblable.

Par δράβη, les Grecs entendaient non pas l'innocente petite *draba verna* de nos régions, mais un autre crucifère, la moutarde d'Arabie (*lepidium Draba*), qui comme le *sinapis* aurait servi à faire de la « moutarde ». Ce mot français vient du latin *mustum*, qui se disait du moût du vin, du jeune vinaigre et de divers jus de plantes à saveur forte. Il s'agirait donc par analogie dans δράβη d'un dérivé de l'i.e. *dherebh* [Pok., 252] en usage pour « lie, levain, sédiment de fermentation ou de distillation ».

\*  
\* \*

Quant à la *couleur*, elle devait essentiellement servir à rappeler, dans les noms, ce qui frappe le plus chez les plantes. Les Grecs se servaient par exemple de φλόξ « couleur-flamme », αἶθος « couleur de feu », χρυσόφρυς « aux sourcils d'or » (*sparus aurata*), etc. On doit donc s'attendre à ce que les Pré-Grecs en aient fait autant.

En fait, la teinte violâtre se trouve exprimée par μαλάχη « la mauve » (avec suffixe pélasgique : -άχη pour grec -άκη), où s'étale la racine *mel* « être foncé », « bleuâtre », qui avec d'autres finales se trouve dans lat. « *malva* » « mauve », lith. *melsvas* « bleuâtre », lat. *mulleus* « pourpre ».

Une variante de *malachē*, le terme *malbax* est non moins évidemment pélasgique puisqu'il montre le changement en *b* du *u* dans *maluā*, *malābā* > *malba*.

Une fleur très voisine de la mauve, la « guimauve » a reçu entre autres noms celui de *ebiskos* (dont les botanistes ont plus tard tiré *hibiscus* pour une autre malvacée). Or, *ebiskos* s'expliquerait aussi par un durcissement pélasgique de *u* en *b* dans une formation *ei-uō* « rougeâtre », une de celles, assez nombreuses, tirées de la racine *ei-* « fauve, rouge » (Pok., 297). Bien entendu, un suffixe grec aurait été plus tard ajouté à la forme primitive.

Toujours concernant la couleur bleue, on constate qu'une série de fleurs qui en sont pourvues : jacinthes, iris bleus, dauphinelles, (ainsi que le fruit du myrtillier) sont désignées par le mot : *hyacinthos* qui par sa finale trahit nettement son origine pélasgique. Ce même mot désigne la pierre précieuse : *aqua marina*, ce qui nous aide à formuler l'hypothèse que *hyacinthos* a signifié « humide » et a désigné la saison printanière des régions helléniques. Il faut noter que *hyacinthos* est le nom d'un mois crétois et c'est celui du héros Hyacinthos, mort jeune, personnification du printemps. Ici encore donc, il s'agirait d'une désignation de fleurs par leur couleur, celle de l'eau (pél. *wak* = ind. eur. *uēg*, *uog* « humide », *k* pour *g*).

On trouve aussi des représentants de la couleur verte. En effet, les légumes que les Grecs nommaient : *λάχαρα* étaient dans les idiomes thraco-phrygien appelés : *ζέλκια*. Or, dans les langues en question, comme en pélasgique, les palatales, s'assibilent. On peut donc dans *ζέλκια* aisément reconnaître un dérivé de *ghel* « vert clair, jaune » (gr. *chlōros*, all. *gelb*).

La plupart des « légumes » utilisées comme légumes sont des ombellifères, il ne serait donc pas étonnant que les mots : *selinon* « céleri » (*petro*-)*selinon* « persil » et la forme redoublée : *seselis* « tordylium » remontent également à *ghel* « vert clair » (comp. l'anc. slave : *želenŭ* « vert »). Comme *seli* se dit aussi du « ricin » et *seliar* du « dattier », végétaux qui n'ont de commun avec le céleri que la couleur, il semble bien raisonnable de dériver tous ces mots de *ghel*, qu'ils soient phrygiens ou pélasgiques (au lieu de *z* on trouve souvent *s* pour *g* dans les emprunts grecs aux langues en question, p. ex. dans *Semelē* pour *zemplā* « terre », *Rhēsos* pour *rez-* « roi »).

Souvent ce sont les fruits qui ont aidé à nommer les arbres. Nous nous permettons de croire qu'il a pu en être ainsi pour le « prunier » : *proumnos*. Ce mot, venu apparemment d'Anatolie, a pénétré sous plusieurs formes en grec et en latin. Le portugais : *abrunho* nous montre, en effet, qu'il a circulé, à côté de *proumnos* une forme : *a-brounos* avec le préfixe *a-* bien connu. Il semble donc assez clair que l'on se trouve devant un dérivé de *bhrou-no-* qui est devenu *braun* en allemand (avec *b* pour *bh*).

Cette interprétation est d'autant plus probable que le fruit bleu du prunellier : *μάδρνα* est désigné par un mot reproduisant bien l'i.e. *modhro-* « bleu-rougeâtre » (Pok., 747) (source du tchèque : *madry* « bleu »).

La mûre de mûrier en mûrissant passe du rouge au bleu foncé et s'appelle donc normalement : *ἄ-βρυννα* (i.e. *bhrūno-* source de l'all. *braun* et du gr. *φρόνη* « crapaud »).

Ce terme pélasgique, si l'on en croit Hésychius, aurait été transporté par les Achéens jusqu'à Chypre.

D'autre part, *ἄ-γαλλίς* pour l'« iris » fait apparemment allusion à la couleur jaune de plusieurs espèces de ce genre. Il s'agirait de la racine de gr. *χολή* « bile », sans. *hari-* « jaune », lat. *helvus* « jaune, blond », all. *gelb*, etc. (*gh* > *g*).

D'un rouge brillant sont les fleurs du grenadier. On les nommait : *βαλαύστια*, dérivé pélasgique de i.e. *bheleu-* « briller » d'où lat. *flavus* « jaune rouge », lith. *blāvs* « jaune » (pél *b* pour *bh*).

La couleur blanche est, toutefois, la mieux représentée. On sait qu'elle était, en indo-européen, surtout exprimée par la racine *k̑uei*, *k̑ueid* dont le *k̑* palatal devait s'assibiler en pélasgique comme en sanscrit. Ce *k̑ueit*, *k̑ueid* figure dans got. *hveits* ang. *white*, sans. *çveta* « blanc », a. slave *švětŭ* « lumière » et notamment elle est à la base de ang. *wheat*, all. *Weizen* « froment ».

Nous ne croyons donc pas nous tromper en faisant du mot *σίτος* « froment » un terme pélasgique signifiant « le blanc »<sup>31</sup> et venant de *k̑ueido-* avec assibilation du *k̑* et effacement normal du *u*.

D'un dérivé de la forme faible : *k̑uid* + *lo*, on tire aisément *σίλλο-* qui apparaît dans le nom du chardon laiteux : *sillybum*<sup>32</sup> *Marianum* et avec une finale gutturale dans *σίλινγιον* « froment-spécialement blanc » (par emprunt = lat. *siliŋgo*). Quant à *bherek̑* « briller » d'où en grec *φορκός* « blanc » il peut avoir produit : *βράσκη* « le chou blanc », terme constaté chez les Grecs d'Italie et qui est apparemment la source du latin *brassica* « chou » (*bh* pour *b*, *k* pour *s*).

Un autre terme grec pour « blanc » : *φάλος* avec un correspondant pélasgique ou illyrien : *βαλιός* vient de l'i.e. *bhel* « briller, être clair » et paraît avoir fourni un mot pélasgique : *βαλίς* pour certaines pastèques pâles. On peut même se demander si le latin *bellis*

<sup>31</sup> Dans *σίτος* venant de *k̑ueido-* « blanc » le *k* s'est assibilé, le *d* est devenu *t* et le *u* consonne a normalement disparu (voy. GEORGIEV, *Vorgriech.*, 102).

<sup>32</sup> Dans *σίλλυβον*, on trouve aussi la finale pélasgique *-bo* pour *bho* fréquente dans des noms de plantes et d'animaux. — Il est à noter que pour ce chardon laiteux, une dérivation de *syid* « lait » est également défendable et s'expliquerait aussi bien par le pélasgique que celle reposant sur *k̑uid-lo*.

(génitif *bellidis*) « pâquerette » qui a une terminaison grecque <sup>33</sup> et n'apparaît qu'à partir de Pline, n'est pas un emprunt au grec. On considère généralement ce terme comme une variante de lat. *bellus* « gentil » mais ne serait-il pas plus naturel (surtout s'il n'est pas primitivement latin) de le rattacher à *bhel-* « être blanc » parce que telle est la couleur qui frappe chez ces petites marguerites ? <sup>34</sup>.

\* \* \*

La sève et le *suc* de beaucoup de végétaux ainsi que leur habitat dans l'eau a fourni divers phytonymes que l'on peut attribuer aux Pré-Grecs.

Les conifères avec leur résine étaient évidemment prédestinés à recevoir des noms de ce genre. Telle est, du reste, la base des noms : *pīnus*, *sappus*, *sabina*, *taxus*, etc., qui survivent dans nos langues. Or, il semble que, si les Romains possédaient *pīnus* venant de i. e. *pōi* « être humide, gras », les Pélasges connaissaient *φίνακα* « arbre juteux », que Hesychius mentionne <sup>35</sup> (*p* > *ph*).

Le « pois » est un légume distillant un jus laiteux, ce qui est peut-être la source du terme *πίσος*. Le maintien de l'*s* montre que ce mot n'est pas vraiment grec. Certes, en pélasgique, on attendrait \**φισος*, mais il a pu se produire une dissimilation entre les deux spirantes (?).

Une sorte de raifort à jus âcre s'appelait *ἀ-μωρέα*, ce qui semble être une forme allongée de *meu-ro* « humide » (Ποκ., 742) analogue à l'arm. *mōr* « boue, lie » <sup>36</sup>.

La grenade se nommait *σίδη*, *σίβδη* ce qui s'explique fort bien en partant de *seip* « suinter » puisque ce fruit distille un jus rougeâtre, ce qui l'a fait, en grec, aussi appeler *ῥοά* « coulante ». Le maintien de l'*s*, indique probablement que le mot n'est pas grec.

Une confirmation de cette étymologie, c'est l'existence d'un synonyme : *silba* qui est pour *sil̥a* (avec *b* pélasgique) venant de l'indo-européen *sil-* « dégoutter ».

<sup>33</sup> Très fréquente dans les noms de plantes.

<sup>34</sup> Le dérivé *bellio(n)* pour le « souci » est probablement de facture latine, et est un développement de *bellis*.

<sup>35</sup> Il le traduit par *δρῦς*, mais ce mot doit être compris ici dans le sens large de « grand arbre ».

<sup>36</sup> A moins qu'il faille y voir un dérivé de *mer*, *mor* « couleur de boue » [Ποκ. 734], les autres radis étant nommés d'après leur couleur et la racine de raifort étant brunâtre.

La petite renoncule printanière à feuilles grasses, la « ficairie » se nommait ἀφία et il est bien difficile de ne pas y voir un dérivé de l'i.e. *ap-* « eau » (pél. *ph* pour *p*). Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il existe un terme τύβαρις pour une « salade de céleri », car ce mot représente exactement ce que devait produire en pélasgique le mot qui est devenu *dubro-* « eau » en celtique d'après i.e. *dheubh-* (Pok., 264) et se disant l' « eau sombre »<sup>37</sup>.

Une autre dénomination du céleri : σιλαός s'explique de la même façon, car on peut la tirer de l'i. e. *sīlo-* « eau tranquille » (l'ī empêche de l'identifier avec *selinon*).

Parmi les nombreuses racines désignant l'eau, existait l'i.e. *seu, su* (source de grec *ῥεῖν* « pleuvoir », a. irl. *suth*, « jus », lat. *sū-cus* et d'hydronymes tels que *Savus, Savara* « la Save »). Or, il paraît bien que ce soit une forme redoublée de *su-* que nous trouvons dans *σισύμβριον*<sup>38</sup>, terme usité pour la « menthe aquatique » et pour le « cresson des eaux » (maintien pélasgique de l's), ainsi que dans *σισυρίχγιον*, « sorte d'iris aquatique » *σίσφαρον* « le panais » à cause de son jus odorant<sup>39</sup> et surtout dans *σίον*, nom d'une ombellifère essentiellement aquatique et pouvant venir de *suion* « la plante d'eau » (chute du *u* après consonne).

C'est encore un mot pour « eau », très répandu dans la toponymie proto-indo-européenne, qui se trouve très probablement à la base du mot à suffixe pélasgique ἀψίνθιον. Le radical *apsā* se trouve dans *Apsinthos*, rivière de Thrace, *Apsos*, rivière d'Illyrie, *Apsalos* en Macédoine, *Apsos* en Lithuanie, *Afsnee* en Flandres, etc. Ce nom fait donc allusion au jus si odorant et si caractéristique de l'« absinthe ».

D'autres jus sont des onguents et c'est, sans doute, la manière d'expliquer *silphion*, équivalent pélasgique (maintien de l's, *p* pour *ph*, *i* pour *e*) du gr. ἔλπος « huile », termes dérivés de l'ind. eur. *seip*, d'où vient all. *Salb*, néerl. *zalf*.

On peut en dire autant de σμόγμα « myrrhe ». Ici, une contamination s'est produite entre un mot sémitique (araméen : *mūra* « myrrhe ») et une forme pélasgique très régulière : *smylon* (avec pél. *ur* pour *r*) issue de l'ind. eur. *smeru*, employé pour les liquides huileux (all. *Schmer, Schmeren*, néerl. *smerig*).

<sup>37</sup> *dheubh* dissimilé en *deubh*, forme faible *dubh* donne pél. *τυβ-*

<sup>38</sup> Le suffixe *-μβ-* est fréquent en pélasgique cf. VAN WINDEKENS, *Pél.*

<sup>39</sup> A moins que ce ne soit une forme pélasgique de *kiker-* « pois chiche » comme nous le supposons dans notre *Dict, Prot. Ind. Eur.* s. v. (?).

Les cerisiers laissent souvent le long de leur tronc s'écouler une gomme jaunâtre. Il ne serait donc pas trop étonnant que la racine *leg* « s'égoutter » (d'où all. *leck*), soit à la base du nom du « mérissier » : *lacara* (pél. *k* pour *g*).

Certains jus servent à colorier. C'est le cas notamment de l'*isatis* dans le nom duquel le maintien de l'*s* trahit une origine extra-grecque. L'*isatis* n'est intéressant que par son jus qui teint en bleu. Il serait donc normal que son nom remonte à un prototype *uis-ati*, dérivé de l'ind. eur. *ueis* « couler » (sans. *visati* « il coule », lat. *virus* « jus vénéneux », etc.).

Une papilionacée, le *lathyrus silvestris* « gesse à fleurs roses » possède un jus dont on fait de l'« eau de rose ». Ici encore, il est possible de remonter à un prototype *lataro-* devenant normalement pélasgique : *lathyro-*, issu de la racine : lat. « humide ».

Il est impossible de douter que ce nom dépende du jus, puisque sous une forme très voisine : *lathyris*, il s'est dit d'un euphorbe à jus blanc abondant, employé en médecine.

Ceci nous encourage à interpréter de façon analogue un autre nom très mystérieux de l'euphorbe : *tithymallon*. Il s'agit évidemment du redoublement d'un radical *thymo-*. Ce dernier peut assez raisonnablement se tirer de la très féconde racine : *tāu* « être humide », d'où l'on tire *tāmo-* pour des noms de rivières (d'où « *Tamesis* », d'après Pok., 1054) et qui donnerait *thumo-* en pélasgique.

\*  
\* \*

Divers végétaux sont désignés par leurs fruits ou leur emploi en médecine ancienne. C'est ainsi que *ἀκτέα* « le sureau » se compare bien au russe *jagoda* « baie », a. slave *agoda* « fruit », dérivés de i. e. *ōg, ʷg* « fruit » (Pok., 773) et cela en raison des fruits noirs de cet arbre ressemblant quelque peu aux raisins, que cette racine désigne également en slovène par : *vin-jaga*. Le latin *ac-inus* « baie » semble également être un emprunt au pélasgique.

Le nom du raisin : *ῥάξ* (lat. *racemus*) vient de i. e. *urag* « être plein de jus » (WALDE-POK., I, 289).

Quant à *ἄμπελος* « vigne » qu'on tient absolument à regarder comme pré-indo-européen, il s'expliquerait fort bien par l'i.e. *omblo-* « sur », d'où sans. *ambla-* « acide », albanais : *ambëlo* « acide ». On y trouve normalement pél. *p* pour *b* et le suffixe *elo-* à la place du simple *-lo* (a pélasgique pour ind. eur. *o*). Il est intéressant de

noter que cette même racine donne en grec : *omphax* « raisin vert »

La « menthe » (*μίνθη*) a un nom avec suffixe pélasgique et dérive de *mei-* « rafraîchissant ».

La « guimauve » que les Grecs appelaient *ἀλθαία* « la saine, la guérissante » se nommait aussi *ἄ-χάλιον*, un terme synonyme de l'autre, puisqu'il peut en pélasgique se tirer de i.e. *kalio* « sain, bon, beau » ( $k > kh$  — sans- *kalya-* « sain »).

Une sorte de chardon se nomme *κίρσιον* (*cirsium arvense*), parce qu'il était considéré comme portant remède aux varices (*κίρσοι*). Or, le nom de cette maladie semble bien être pélasgique et se rapprocher de l'i e. *gerġ* « rider, avoir des crampes » (assibilation du *ġ* et  $g > k$ ).

\* \* \*

On a pu constater que la moisson de mots thraco-pélasgiques restés jusqu'ici incompris des étymologistes est particulièrement abondante dans le domaine botanique. Notre liste sera certes de nature à compléter celle de Strömberg, qui dans ses *Griechische Pflanzennamen* ne mentionne aucun des termes étudiés ici. Pour lui comme pour Hermann et Frisk, ceux-ci faisaient partie de *l'inconnaissable*. Puisse le nombre même de ces mots et la manière normale dont on les explique en restant fidèle à une phonétique bien établie, être pour les linguistes la preuve définitive de l'existence de cet idiome pré-grec, nettement indo-européen, dans lequel les Hellènes ont puisé si abondamment !

*121a, Rue de Bruxelles, Louvain.*